

DIEU SOI-MEME, OU LA RAISON FOLLE

François Félix

Ce que je vais tenter de développer dans ces lignes et que résume mon titre est que « Dieu » – ce mot (ou ce nom) apparaîtra toujours ici entre guillemets, de sorte à correspondre tant à mon propos qu'à l'intention qui est, je crois, celle de José Saramago – que « Dieu », donc, constitue rien moins que le risque de la plus terrible des tentations humaines, ou, pour suivre de plus près *Le triptyque de Tibériade* qui nous réunit aujourd'hui, de la plus *diabolique* des tentations. « Dieu » en effet peut, sous certaines conditions, prendre pour l'homme la figure du Grand tentateur – ce tentateur dont l'Évangile nous dit qu'il s'est attaqué jusqu'au Christ... Une tentation et un tentateur qui mèneront alors droit à l'enfer – l'enfer sur terre, bien sûr. Autrement dit, il est une relation à « Dieu » qui en fait le Diable lui-même, selon le renversement impressionnant que nous voyons opéré par le texte de Saramago. « Dieu » alors devient le nom propre de la folie la plus grande de l'homme, et la plus dévastatrice.

A considérer d'un regard (le nôtre ici et maintenant) l'histoire de l'homme, il faut bien convenir qu'elle se résume pour beaucoup à la liste proprement infinie de ses tourments, déclinés selon les paradigmes de l'injustice, de la violence, des exclusions de tous ordres, au rythme des violations, des exactions, des tortures, des massacres et génocides dont le XXe siècle aura thématiqué la récurrence en même temps qu'elle les aura portés à leur comble – si tant est qu'il puisse y avoir un comble en la matière. A tel point que la seule constante qu'il paraisse *honnête* de dégager aujourd'hui du bilan désenchanté que présente le parcours global de *l'homo sapiens sapiens* soit, avec et malgré ses progrès intellectuels et les réussites prométhéennes de ses avancées scientifiques et techniques, une inanité morale ou à tout le moins un « éternel retour du même » éthique et comportemental qui éveille légitimement tous les soupçons quand à l'idée d'une perfectibilité du genre, quand il n'intime pas à se rallier purement et simplement au diagnostic de tragédie généralisée et incurable que Schopenhauer portait sur l'existence. L'épreuve ou le poids de la réalité semblent en tout cas avoir épuisé tous les efforts de théodicée, et

l'assourdissante clameur des cris et des pleurs avoir vidé de leur pertinence et même de leur dignité les spéculations répétées au long des siècles en vue d'excuser en les plans divins les souffrances endurées des hommes, sans parler de celles qui les justifient par eux. La réalité de la souffrance a fini par disqualifier dans nos esprits les processus de déréalisation du monde et du mal, ces ultimes recours visant à sauver le monisme ontologique du Bien absolu. « La vie telle qu'elle est » a fini par imposer même à nos yeux, qui ont tant voulu la fuir, l'évidence de son effectivité et sa gravité, et nous avons cessé d'habiter « le meilleur des mondes » pour le nôtre enfin, un monde « minimal », que Schopenhauer, encore lui, ne craint pas de caractériser comme « le plus mauvais de tous les mondes possible » car, dit-il, serait-il juste un peu plus mauvais qu'il cesserait purement et simplement d'exister...

Certes un tel état des lieux, si désertique et désillusionné soit-il, ne suffira pas à faire renoncer à « Dieu » du moins d'une manière générale — au contraire, peut-être : le désespoir pourrait bien, maintenant comme toujours, constituer son ferment le plus indéterminable et sa ressource ultime. Mais il est peut-être à même par contre de replacer « Dieu » dans la position qui paraît la seule légitime, en tout cas la seule tolérable aux regards incarnés, et qu'il n'aurait jamais fallu lui faire quitter : celle d'un point de fuite, d'un horizon d'espérance et peut-être d'attente, d'un « supplément d'âme » régulateur de l'agir moral, et peut-être aussi d'un appel d'air ou d'une « soupape » pour la raison, l'empêchant d'étouffer à son propre exercice — tant le siècle qui vient de passer nous a appris aussi à nous défier des prétentions de ce que Merleau-Ponty appelait le « petit rationalisme » : nous le savons (Adorno !), la rationalité laissée à elle-même ne contient pas les règles et la critique de son usage, et, laissée sans contrôle, close sur soi, elle peut fort bien faire la folle. Autrement dit, « Dieu » comme un Sirius absolument éloigné ou à tout le moins extrêmement peu déterminé, une pure transcendance, infiniment retiré, et, ajouterais-je, présent dans et pour la seule sphère intime, qui seule doit pouvoir lui donner une « figure », et une figure pour elle seule. C'est-à-dire, dans l'exact sens du mot, une *utopie*, qui n'a lieu nulle part sinon dans le cœur ou l'esprit de ce piéton de l'existence qu'est tout un chacun, et, au fond, pour lui seul ou à peine plus, sans qu'on puisse en tout cas y fonder aucun espoir communautaire ou sociétaire autre que la pure réciprocité des intentions bonnes ou de la bienveillance, soit le regard pudique d'un homme éveillé à son humanité posé sur un autre homme, dans la reconnaissance commune de la dignité de leur altérité en même temps que de leur communauté de condition¹.

Sinon, dès le moment où « Dieu » se rapproche assez pour devenir une signification précise, assignable, arrêtée, dès lors qu'il délivre un message univoque,

qui se puisse transposer de manière programmatique et en-dehors de la sphère personnelle et de l'agir individuel, ainsi dans un corps de doctrine puis un programme de prosélytisme et de conversion, une politique ou un plan de conquête ; dès lors qu'il devient le portrait idéal que dresse de soi-même une communauté, qu'il consacre une vision du monde, légitime une cause, se prête à un dessein global, se profilent alors d'infinis ravages. Dès lors, autrement dit, que « Dieu » cesse d'être cette altérité radicale, cette présence absente, inconnaissable — à la lettre improbable — pour se trouver énonciateur, doté de volonté et alors pressé de se voir obéi, dès lors donc qu'il abandonne son lieu propre et sa transcendance pour s'ancrer dans l'histoire, que l'on peut le traduire en un ensemble de règles, que l'on peut parler en son nom et s'en sentir guidé, qu'il est ainsi devenu connaissable et connu, bref qu'il est comme « en personne », « Dieu soi-même », il devient très précisément le Diable, comme nous le fait voir Saramago. C'est-à-dire la pire figure de l'homme. La pire figure parce que se sera précisément inversé alors le rapport initial, qui seul peut être dit spirituel : car, nommé et deviné, « Dieu » sera devenu en réalité le nom même et le projet de celui qui le nomme et s'autorise de lui ; et la Grâce qu'il fait à l'homme est alors celle de le guider selon ses désirs, ses désirs d'homme... « Dieu » alors laisse en réalité cet homme intact, non point éveillé à son humanité, mais simplement légitimé à lui-même... Or nous savons ce qu'il en est de l'homme livré et autorisé à lui-même, qu'il soit seul ou accompagné — il n'est que de relire Sade, ou encore les textes que Freud a consacrés à la Première Guerre mondiale...

En effet, une fois « Dieu » établi « à hauteur d'homme », il va pouvoir se trouver investi des attributs de ce dernier — parmi lesquels évidemment ceux les moins recommandables : devenu capable d'affections, de dilection, d'exigences, il voudra aussi faire justice, et se trouvera chargé de volonté, de ressentiments, de haines, de colères... Il testera les fidélités, fomentera des ruses, des plans, se nourrira des discordes, et, surtout, impérieux, réclamera de voir étendu son empire. Il s'agira donc pour ses « élus », oublieux qu'ils se sont en réalité élus eux-mêmes (et, pire, qu'ils n'ont ce faisant élu qu'eux-mêmes, et seulement ce qu'il sont), de convaincre, de convertir, d'accueillir de force, de conquérir... Et ce d'autant plus fortement si « Dieu » a délégué ses pouvoirs de châtiment, récompensant les avances que ses fidèles pourront en la matière avoir prises sur son propre Tribunal... Avec à suivre alors la cohorte de toutes les horreurs et abominations (subornations, négations, anathèmes, cruautés, supplices, exactions et exécutions de toutes sortes) dont *Le triptyque de Tibériade* dresse en martyrologe la liste stylisée, dessinant le sans-fond ou l'infini de la perversité — c'est-à-dire, précisément et proprement, l'enfer... Une liste d'autant plus effrayante et proprement démente que ces souffrances semblent, dans

le contexte qui est le leur dans ce texte, s'être nourries des méditations sur les plaies du Christ...

« Dieu » établi à hauteur d'homme, « Dieu » deviné, « Dieu » su, « Dieu » connu, « Dieu » investi : c'est alors le règne des Docteurs, des Censeurs, des Inquisiteurs — de quelque noms qu'ils s'appellent en les différentes langues —, fous de Dieu à la lettre qui arpentent en propriétaires les âmes et consciences, appuyés sur les *dogmes*, cette concrétion synthétique de la promotion au titre de vérité absolue et anhypothétique de son propre angle de vue et de la raison tournant sur elle-même, ou, si l'on préfère, de la raison en charge de cette folie mortifère. Et, très bientôt, le flambeau de la vérité viendra mettre le monde à feu. C'est cela, la « mort du Christ » au nom de « Dieu », ce révoltant sacrifice dont nous parle Saramago, et dont le Christ, précisément, ne *revient* pas...

« Dieu » devient « humain » — trop humain — au moment où il cesse d'échapper à l'arraisonnement, où il quitte son « nuage d'inconnaissance » et le pur appel de l'âme à elle-même pour, émetteur d'une doctrine, se prêter à l'organisation de son culte, la hiérarchisation de la société qui s'en réclame et la répartition codifiée des mérites, et alors à la justification explicative du sort des hommes et des nations. Une « humanisation » qui devient caution de l'inhumanité (« Dieu », entendons ce que nous dit Saramago, est alors la déshumanisation même)... Eternelle et tragique méprise : l'homme qui croit par « Dieu » échapper à son humaine condition n'échappe en réalité qu'à son humanité ; car c'est par l'inhumain, soit le pire de lui-même (c'est-à-dire le Diable), qu'il agit au moment même où, se croyant délié, pardonné et justifié de tout, promis à gratification céleste, il pense s'élever par son obéissance au programme d'un impératif hypothétique... Filons le paradoxe jusqu'au bout : « Dieu » devenu une signification propre, exclusive et sociétaire, politique et institutionnelle, devient *insensé*. Voilà pourquoi il ne faut en réalité jamais répondre à ceux qui demandent ce que « Dieu » a « voulu dire exactement »... « Dieu » résumé à un « message » traduit dans la langue de l'obligation : tel aura été le drame particulier des religions du Livre...

Sans doute dira-t-on que c'est le procès de la naïveté métaphysique ou de la bêtise intrinsèque que je dresse là, si ce n'est pas de la pure et simple hypocrisie ou encore de la méchanceté caractérisée ; et que mes propos accusent les traits d'une situation en réalité moins simple, qu'il n'y pas de conséquence nécessaire entre la foi et la religion — pour emprunter cette opposition commode —, et pas non plus peut-être d'une croyance et même d'une dogmatique à de tels comportements

d'identification, de déclassement, d'exclusion et de mise au ban, comme en attestent par exemple plus d'une tentative contemporaines de dialogue interreligieux. Et aussi qu'il est possible d'entendre une Promesse sans pour autant se livrer à de tels exercices de persuasion, d'embrigadement ou de mise à l'écart, c'est-à-dire en gardant un peu de pudeur à son égard... Cela est pour une part vrai, bien sûr, comme aussi qu'il n'a pas toujours fallu que « Dieu » s'en mêle, et que la politique et l'idéologie, ethnique et raciale en particulier, ont pu présenter par elles-mêmes des spectacles semblables. Mais il ne faut pas oublier, d'une part, que de tels ponts lancés aujourd'hui d'une religion à l'autre et les volontés de comprendre s'inscrivent pour l'essentiel dans un contexte où « Dieu » – j'entends son effet « terrestre » – n'est plus hégémonique, et que les discours se trouvent mis en demeure de répondre aux exigences de la raison – la raison même qui intime une spiritualité plus intérieure et métaphysiquement plus pure, et qui aura peut-être reconduit la religion à son vrai lieu... Et, d'autre part, si « Dieu » ou l'intolérance religieuse n'a pas eu l'apanage de ces comportements furieux, il en a néanmoins fourni le modèle exemplaire et indépassable, qui permet par sa netteté, sa transparence, de comprendre les autres. Telle est du moins la thèse que je voudrais soutenir : « Le facteur Dieu », pour parler comme Saramago, constitue le paradigme ou l'archétype de cette folie en même temps qu'il permet d'en déceler de manière irremplaçable l'un des processus essentiels, que je veux maintenant tenter de mettre à jour.

On se demandera en effet, et c'est le moins que l'on puisse faire, la raison de tels comportements destructeurs, de telles conduites dissolvantes et anihilatrices dont le moindre recul nous fait prendre conscience du caractère proprement *dément*, et, pour en rester au contexte chrétien qui est celui du *Triptyque de Tibériade*, si contraire à l'enseignement du Christ – c'est-à-dire de « Dieu » lui-même?... Pourquoi, autrement dit, une telle inhumanité, absurde *per se*, dans les agissements des hommes et leurs rapports les uns envers les autres, d'autant plus paradoxale que les conversions forcées, persécutions, guerre prétendues saintes et autres campagnes de culpabilisation sont toutes guidées par le dessein explicite d'établir la concorde et sonner le glas métaphysique du mal et du malheur?... Comment rendre raison de ce constat transhistorique que chaque époque semble avoir à cœur de confirmer selon lequel l'homme est définitivement un loup pour l'homme, et jamais autant que dans la volonté d'établir le règne de la Loi, de l'Amour ou de la Justice?

Quelques réponses, on le sait, on été formulées, tantôt confiantes, tantôt – elles furent les plus nombreuses – décourageantes en ceci qu'elles originaient le problème dans une « nature humaine » invariable et inamendable. Et, bien sûr, il y a

eu, les pires de toutes évidemment, celles qui préconisaient pour remède le mal lui-même, attendant d'une prochaine « sainte offensive » puis d'une ultime mise au pas qu'elles aplanissent le problème... Parmi les positions que notre époque doit retenir, il y a bien sûr celle, lucide entre toutes, de la psychanalyse, dont le diagnostic clair et inquiétant nous renvoie à notre humaine constitution qui allie le fantasme infantile et narcissique de toute-puissance lié à un investissement libidinal de l'autorité avec une native et compulsive peur d'autrui. Une conjonction difficile à habiter, et qu'un rien suffit à déséquilibrer. Un « rien » que « Dieu » ne fournit que trop aisément, si c'est malgré lui — et ce à plus forte raison, je crois, quand « Dieu » est seul, monothée.

Qu'on me permette alors d'emprunter à la psychanalyse un de ses mots : je dirais en effet que « Dieu » constitue un prodigieux fantasme, le plus fou — ou le plus prométhéen, à choix — que l'homme puisse se brandir et au miroir duquel il puisse se contempler. Un fantasme par lequel il va pouvoir oublier ce qu'il est, s'étourdir, s'égarer, et se mettre au péril de littéralement perdre la raison. Et cela parce que « Dieu », sous les latitudes monothéistes du moins, est créateur — « Créateur » est même sans doute, tout bien considéré, son nom le plus propre. Or, faut-il le rappeler, l'homme — et tout particulièrement l'individu, bien sûr — est pour sa part en dette d'origine : il ne s'est pas choisi lui-même, il ne s'est pas donné l'existence ni, alors, ce qui vient avec elle — autrui, le temps, la mort, selon lesquels se décline sa facticité. Une telle dette d'origine est assurément essentielle dans le soupçon de pure contingence qui ne manquera sans doute pas de s'élever quant à cette existence, et l'angoisse qui peut en découler : jeté dans le monde (pour reprendre la formule), l'individu peut bien s'y sentir au hasard, sans nécessité, sans légitimation particulière, et moins encore de sens. C'est-à-dire, en somme, livré à lui-même. Et c'est là sans doute un cadeau dont il se serait à plus d'un égard passé, tant le miracle de la présence à soi dans le monde ouvert ne suffit pas toujours pour que l'on y tienne. Et l'absence même, autant que faire se peut, d'épreuves et de difficultés particulières ne saura pas tout aplanir : la dérélition, on le sait bien, peut inquiéter l'homme jusque dans le bonheur. A ce sentiment d'abandon, « Dieu » a toujours répondu, ou correspondu. Comme un horizon de sens, tout d'abord sans doute, puis comme une espérance, ou une attente. Comme un tranquillisant, aussi, de toutes les manières dont on entend ce mot. Une transcendante altérité à laquelle ramener les fils des interrogations sans réponse et par quoi faire pièce aux limitations de l'existence — les « vues humaines » ; et peut-être à quoi ou à « qui » remettre les peines d'un cœur lourd. Mais aussi, certainement, à quoi attribuer la présence de ce qui est présent, qui deviendra alors la « création ». « Dieu », en clair, a justifié l'existence.

Seulement, au moment même où, comme nous le disions plus haut, « Dieu » se met à « parler » aux hommes dans une langue qui permet qu'on puisse s'en sentir autorisé pour la relayer au-delà de la considération intersubjective respectueuse et bienveillante, au moment où l'on a pu savoir ce que « Dieu » « voulait » et où l'on s'en croit alors le commissionnaire choisi et l'ambassadeur plénipotentiaire, s'opère cette méprise effrayante : l'individu est en quelque façon remonté à sa propre origine et s'imagine alors, sans en être toujours entièrement conscient du reste, participer de l'amont de lui-même par sa prétendue « élection », et il se pense affranchi pour une part de sa condition. Il n'est plus alors cette personne en dette de son existence, donnée à elle-même par autrui et par le monde (aussi largement qu'on l'entende), poreuse, destinée à ce qu'elle peut être par l'altérité, par ce qui n'est pas elle, mais il est alors comme devenu son propre commencement — un commencement *explicite* — et se confond avec lui... Le sentiment d'une nécessité a remplacé le constat, sans doute humiliant, de sa contingence ; le destin a remplacé la décision, le hasard, l'urgence, l'inattendu et l'occasion dont sont tissées les existences ; l'individu se croira pur, « enfin pur » alors qu'il n'est que *désaffecté* et altéré. « Dieu » a « bouché » le sujet et l'a enfermé sur lui-même, plein de lui-même. Il n'est plus d'espace ou d'ouvert entre lui-même et lui-même ainsi refondé en « Dieu » ; il n'y a place pour aucune hétéronomie à son sentiment de soi-même et de sa destination « nouvelle ». Malgré en effet ce qu'il pourra dire et protester, toute altérité — et surtout celle de « Dieu » ! —, aura disparu de son esprit confiné à une certitude que rien, ni le monde ni autrui, ne pourra alors ébranler réellement, tant il *sait*, contre tous s'il le faut — et alors contre sa propre humanité —, et il fera même de cette solitude un argument de renforcement — le procédé est bien connu. Initié aux plans divins, appelé alors à en faire advenir le règne dans l'espace et dans le temps, dans l'histoire, il deviendra co-créateur du monde ainsi renouvelé, bras séculier de « Dieu », « Dieu par procuration », « Dieu » lui-même sur terre, « Dieu soi-même »... Prométhée, ou le fantôme absolu. Nul besoin, du reste, qu'il soit tout seul : le sentiment de l'élection se laisse en effet partager, à condition que l'on ait le sentiment d'être menacé ou minoritaire — mais ce sont là des considérations qu'un anthropologue développerait mieux que je ne saurais le faire. En passant, l'élu qui participe d'une transcendance devenue de part en part significative et saturée de ce sens, aura évidemment oublié la nature de sa raison et ses limites... Il convient d'insister : le fanatique illuminé est quelqu'un pour lequel « Dieu » est pour lui ou à son occasion sorti de sa réserve — de sa transcendance — et à qui il offre le destin surhumain d'intervenir avec Lui dans l'ordre du monde, pour régénérer ce monde... Or tel est précisément le mirage fantasmagorique d'une réintégration de l'origine.

Croyant alors pouvoir trouver en son for intérieur toute sa ressource, oublieux de l'indépassable « Connais-toi toi-même ! » dont la sagesse d'Apollon avertissait quiconque approchait son temple, un tel individu ne fait rien d'autre en réalité que commettre ce que les Antiques appelaient l'*ubris*, soit la démesure, la perte de sa mesure et alors de toute mesure, le délire d'orgueil — c'est-à-dire la *déraison* même. Soit la faute capitale, celle que, comme en avertissent les mythes grecs, les dieux se doivent de ne pas laisser impunie parce qu'elle nuit à la bonne marche du monde. L'*ujvbris*, autrement dit la monstruosité, dont cette même sagesse grecque a montré que la manifestation emblématique n'était pas la laideur, mais la *cruauté*. Et c'est avec cela que je terminerai cet aperçu trop rapide : affranchi des obligations de la condition d'homme par cette dangereuse chimère consistant à croire savoir *littéralement* ce que « Dieu » a dicté aux hommes et dont il a confié « en personne » à quelques êtres choisis — dont lui-même — ainsi nés une deuxième fois par la vertu de cette élection préférentielle, la charge de le réexpliquer au monde par n'importe quel prix, l'« élu » se voit légitimé dans sa violence, laquelle, sanctifiée, cesse pour lui d'appartenir au règne du répréhensible et du coupable. Plus même : moyen des fins de « Dieu », cette violence va s'imposer à lui en raison de ce qui lui sera apparu être sa nécessité même ; c'est ainsi qu'elle va lui plaire, et qu'il va d'autant plus aisément céder à sa fascination que c'est ce sur qui elle s'exerce et qui lui résiste qui est devenu criminel. Par un retournement infiniment pervers en effet, la cruauté est devenue le traitement adéquat, parce que la violence infligée relève de la juste punition, ou du châtiment purificateur — et que la purification, on le sait bien, n'est jamais terminée, n'est jamais suffisante... Comme nous le fait voir Saramago avec une acuité inquiète, le « fou par Dieu » va pouvoir ainsi tout à sa guise aimer la violence, affectionner l'humiliation, comme les gages à la fois de son assumption, du pouvoir extra-mondain qu'elle lui confère et, somme toute, de la pureté de ses intentions... En quoi il ne fera pas mentir la vieille leçon selon laquelle le rêve d'accomplir la surhumanité aboutit toujours en fin de compte à l'inhumain — pire : à l'innocence de l'inhumain.

Lausanne, le 14 décembre 2002

ⁱ On objectera sans doute — c'est du reste la remarque que m'a adressé Shafique Keshavje — qu'une telle position minimale ou liminale ne fait pas cas de la *communauté* religieuse, et alors de ce qui a rendu possible la transmission des textes comme des rites et traditions auxquels ces textes ont donné lieu, donc de la culture dont nous ne cessons d'hériter. Je n'en disconviens pas. Reste alors la question de la compossibilité d'une telle communauté avec une autre ou des autres qui ne partageraient pas la même croyance, le même rituel, le même Livre. Peut-on

imaginer l'existence consentie voire un respect réciproque de la part de ces différentes communautés en-dehors d'un contexte dans lequel aucune d'elles ne peut se trouver ou se sentir hégémonique (et croire avoir à traduire cette situation ou ce sentiment dans l'histoire) ? J'ai bien peur pour ma part qu'une telle possibilité (si du moins on la souhaite, et que donc l'on aspire à la paix religieuse) ne prenne un sens que dans une conjoncture générale où prévaut la laïcité (dont les déçus, aujourd'hui nombreux, mesurent mal je crois de quoi elle les préserve) – On aura compris que je révoque la possibilité d'une « sagesse communautaire ou collective » religieuse...